

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 71 (1932)  
**Heft:** 46

**Artikel:** Pendant la fête  
**Autor:** Vallotton, Benjamin  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224885>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



APRI 'NA MISA DÈ BOU

A Fridolin que l'a contâie.

ETAI pas soeint qu'on pouâve vère dou z'epâo asse poutameint assorti que Bossaton et sa fenna, lo grôcha Julie. Se li n'avâi pas ètâ pas ètâ recriâ po lo militero po cein que l'ètâi trâo botasson, sa Julie arâi fé on puceint sergent-majo de grenadier. Et l'ètâi dâo nîmo po lâo z'accordâ : Ti lè coup que ion désai : « blliu », l'autra desai : « dzauno ! » La fenna djurâve que son hommo ne valiâi rein qu'âo cabaret avoué lè z'adjoint de botolhie. Bossaton, li, assurâve que la Julie l'avâi lè galéze mene po lè vesite et la potta po l'ottô, tant qu'on avâi pas ètâ fotu de dèvenâ se Bossaton fîtotâve po cein que sa fenna ètâi 'no pouta cagne, âo bin que la Julie potteyîve po cein que son hommo trinquottâve.

On aprîmidzo, lâi avâi zu onna misa pè lo Bou-dâi-Renaille, onna puceinta misa de fâo. Bossaton lâi è zu po bâire on verro et misâ. L'ètant ti guîe que dâi quinson : lè municipai et lè mijâo. — Lè premî, rapooo que la misa l'avâi bin bailli; lè z'autro, po cein que lo bâire ètâi pas pi tant crûto et que l'avant pu s'arrousâ la dagne dâo cou. Adan, po fini, sant zu pè la Crâi fédérâla agottâ lè croustelhie âo fremâdzo à la Marie, que lè fâ tant boune. E-te pas de bâ savâi que lè gandoise l'ant comeinci, que l'a faliu que lo carbati sè recoumandâi po que lè laisséyant allâ sè reduire, li et sa fenna.

La beinda à Bossaton lè dan saillâta, et pu via po... po... ? A stâo z'hâore aprî la miné, cô pâo bin savâi iô ? Tot cein que sé, lè que Bossaton s'è trovâ avoué dou vesin devant son ottô. La Julie, que l'avâi veillî tant qu'ora po atteindre son homme, po lo dèpustâ bin adrâi, l'ôut dèvesâ. L'âvore la fenîtra et brâme dinse :

— L'è lo momeint de sè reduire, ribottiâo que t'î. Se n'è pas onna vergogne de laissi dinse 'na brâva fenna tota soletta à l'ottô, à fêre et dèfér' sè bigoudi po sè dëseinroy ! Prâo su que te trâove que l'è à boun' hora, pâo-t'ître.

— L'è su, so repond Bossaton, que vu pas tè laissi tota soletta. N'asse pas couson ! Te sarâ bin gardâte. No sein trâ et vigno pi querâ la clîâ de la câva !

Clliâo pèdze d'hommo, tot parâi !

Marc à Louis.

Bonne raison. — Tu devrais bien m'acheter une autre fourrure.

— Mais tu as celle de l'année dernière.

— Alors, tu t'imagines que je vais porter cette étole de renard pendant deux ans ?

— Dame ! le renard l'a bien porté toute sa vie.

Le bon côté de la chose. — Comment, toi, un homme raisonnable, tu approuves toute cette agitation que les femmes font pour obtenir le droit de suffrage ?

— Mais oui, mon cher, et de toutes mes forces, parce que ma tendre moitié, toujours partie dans ses réunions, me laisse maintenant fumer ma pipe bien tranquille ...

## LE PARIA

**L**A porte ouverte, le contremaître entra. Tout d'abord, il resta abasourdi, ne comprenait pas. Il regarda de nouveau vers le fond du local. Il ne s'était pas trompé ! Elle n'était plus là. Il fut pris d'une sorte de terreur, ses tempes battirent, sa gorge se serra. A part cette étrange disparition, tout était à sa place : les grands casiers à moitié remplis, le papier en gros rouleaux serrés les uns contre les autres, comme des moutons dociles, le lave-main, rien ne manquait, sauf cette machine, la plus grosse, la plus importante ! Le contre-maître, d'un mouvement machinal, s'essuyait le front. Maintenant il s'avancait, apeuré, sur ses gardes, pensant voir le plancher s'ouvrir sous ses pas ou le plafond, brusquement, s'abattre sur sa tête. Il parvint à l'endroit, se baissa... un petit tas de poussière jaunâtre, c'est tout ce qu'il restait de la magnifique rotative. Une poussière très fine qui s'envolait dans l'atelier, pour lentement... retomber sur les choses.

\*\*\*

L'enquête fut menée très vite. D'ailleurs, on ne possédait aucun indice. On préleva un peu de poussière. L'expert chimiste y trouva des fines parcelles de métal, rongées par un acide inconnu et des traces d'acide acétique.

Personne n'avait remarqué que ce désastre coïncidait avec l'entrée en fonction d'un manœuvre russe, un grand gars taciturne, aux yeux mélancoliques.

Une semaine plus tard, une superbe presse disparut de la même manière, avec toujours ce petit tas de poussière roussâtre.

Puis, un à un, les outils tombèrent en poussière. Le patron consterné, abandonna la lutte. Il avisa ses ouvriers qu'il allait fermer la maison. A la file, les ouvriers vinrent toucher leur paie. L'un après l'autre, ils passaient et se hâtaient de sortir, secouant leurs chaussures. Le Russe se présenta, le dernier, les mains dans les poches. Le patron lui avança quatre écus. Le Russe hésitait. Brusquement, le patron devina :

Tendez votre main !

Un écu posé à plat sur la paume, fondait lentement, disparaissait pour ne laisser que ce petit déchet de poussière brune. Le patron écumait ;

— Ah ! mon ami, vous avez fait du joli !

Coup de téléphone, arrivée de la police. Le Russe était tombé sur une chaise et sanglotait. Il se laissa emmener sans résistance.

Le lendemain, les manchettes et les vendeurs de journaux criaient la nouvelle :

— Le mystère de l'imprimerie centrale dévoilé. Arrestation du coupable !

Grande animation dans les rues, stationnements devant l'imprimerie, groupes discutant devant la prison. — Commentaires, hypothèses.

C'est alors qu'on apprit que la transpiration du Russe avait une propriété dissolvante extraordinaire. Tout ce qu'il touchait tombait bientôt en poussière. Le pauvre homme n'y pouvait rien. Il avait traîné une existence déplorable, laissant derrière lui un nuage de poussière roussâtre. On fut très perplexe sur son cas. Nulle part, le code pouvait résoudre la situation. Aucune œuvre ne voulut le prendre à sa charge. On pensa tout d'abord, le léguer à l'école de médecine, mais la

faculté se montra impuissante à enrayer ces facultés nihilatoires.

Une grande firme américaine de chromage à chaud, apprit la chose et proposa d'engager le phénomène. On s'empressa de l'embarquer. A noter que le paquebot partit du Havre avec trois cheminées... et arriva à New-York avec une seule intacte, la deuxième achevant de se décomposer. Sans tarder, le Russe entra dans ses nouvelles fonctions. Il essayait les chromages. Appliquant ses mains moites sur l'acier poli qui tenait le coup, une minute, deux minutes, suivant la qualité. C'est ainsi qu'on évalua les pièces métalliques en minutes et en secondes. On pouvait lire dans les réclames : couteaux de table trent-huit secondes un cinquième, ou bien : radiateurs d'auto trois minutes, barrière de balcon un quart d'heure !

Pour son malheur, le Russe se mit à boire. Il se ruina la santé. Il est vrai qu'il n'absorbait que de l'acide sulfurique ! D'ailleurs, il ne se nourrissait presque plus, juste une demi-douzaine de citrons avant de se coucher. L'acide « huma-num » qu'il dégagait, commençait à attaquer les êtres vivants. Un chien tombé entre ses mains et qu'il avait caressé, perdit ses dents, ses poils, ses pattes se détachant du corps, comme des fruits trop mûrs.

Un matin, on ne le vit pas sortir de sa chambre. Quand on y pénétra, on vit à la place du lit de pierre, un peu de poussière humaine avec une mèche de cheveux bruns. Le Russe avait succombé à sa terrible infirmité.

Anelin.

## PENDANT LA FÊTE

Vingt et une heure. — Vacarme : rideaux de fer baissés sur les vitrines; portes de garages closes sur les camions. Les citadins s'ébrouent. Apprenties muées en exotiques, dactylos en originales, garçons de peine en sportifs. Couples sur les bancs ; assoiffés aux tables des terrasses. Violons. Entre les lunes des quais et les arbustes d'émeraude glisse dans le noir l'éclat du dernier bateau.

**E**XCUSEZ ! Je ne peux pas passer devant un cadran d'horloge sans tirer ma montre et contrôler. Dans notre métier on est plein de manies, tout en comparaisons... Vous n'êtes pas pressé ? Alors on peut causer un moment. Ce Bouf ! On n'a pu que considérer le phénomène. Prise de contact, comme on dit vulgairement. Un môme qui a mal tourné. Sensible comme une adolescente ! Il lui faut des propos mesurés. Malheureusement on se tutoie. Alors j'y vais trop carrément. Je lui lance tout à la figure... Mauvaise méthode. Mais il m'agace ! On s'est déjà brouillé une paire de fois. On se raccommode. On se rebrouille. Cé vin, toujours ce vin ! Personnellement je n'ai jamais reculé devant trois décis absorbés au bon moment. Pourtant, de là à faire figure d'entonnoir ! Au fond, Bouf est un enthousiaste. Il cause, s'embaille, s'échauffe, rève sur la vie et, pour mieux rêver, nourrit son moteur à l'alcool... Il y en a comme ça !... Malgré tout, il m'intéresse. Sa gamine à l'eau ! Ça m'a donné un coup. Pour agir dans cette extrémité il faut un type extraordinaire, un spécialiste, quoi ! Mais c'est une partie de jujutsu que vous allez engager avec cet acrobate de la bouteille.

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.

Guerry, sur un ton positif :

— Si on n'entreprendait que des choses faciles ! Heureusement que Dieu est là. Vous y croyez puisque vous m'avez appelé ?

— Bien sûr, plus ou moins, comme tout le monde chez nous, en tout cas ceux de ma génération. Si on n'y croyait pas on ne serait que des espèces d'homme. On n'y croit tout de même pas comme vous, les professionnels. Ça reste plus général, plus des moments qu'il y a. Ainsi, à Bouf, si j'ai bien compris pendant que je me tenais respectueusement derrière la porte, vous avez fourni un bout de prière ? Parfait ! Pour ça, nous, on manque d'entraînement. En marge du métier. Comprenez-moi bien, on n'est pas contre la religion, plutôt autour que dedans, bref ! dans le voisinage.

— Pourtant les temps sont graves ! Croyez-vous que les bonnes intentions suffisent ? Blanc ou noir ! le moment est venu de se compromettre à fond !

— Dans la pratique chacun est obligé de s'en tenir à son cahier des charges. Un point, c'est tout. Sans oublier que, du côté des cambrioleurs, on se compromet à fond !

Barraud tousse avec force. Cette conversation prend un tour un peu personnel. Il la conduit en hâte sur une voie de garage.

— Une chose à laquelle je réfléchis souvent, sans réussir à y voir clair, c'est les différences dans les mêmes familles. Il semble qu'ayant mêmes parents on devrait avoir mêmes goûts, mêmes défauts, mêmes qualités, même caractère. Au lieu de ça, pèle-mêle complet, toutes les oppositions, toutes les dispositions, toutes les indiscensions. Bref ! Un exemple. Volez chez moi. L'ané, vingt ans, employé de bureau: tout en effacement, en optimisme doucet, en attentions câlins pour la maman; contre la guerre; pour le désarmement en vitesse; contre les chants patriotiques; genre union chrétienne nuance camomille. Le second, ou plutôt la seconde: une fille de dix-huit ans; égoïsme pommé; « moi-je, moi-je », encore « moi-je »; divertissements; chacun mène sa vie comme il l'entend ! Tant qu'on peut la maintenir sur la grande route ! Faudra la marier le plus tôt possible... Troisième numéro : encore un garçon, dix-sept ans; vit pour le football, la moto, les trucs à vitesse; pas dévergondé pour un sou, mais zéro pour la prière. Kilomètres et goals: voilà son bon Dieu. Lui, il est pour la guerre, se réjouit de devenir aviateur et de semer des bombes à la volée du haut d'un avion... Enfin, numéro quatre : une fille, quinze ans. Celle-là ne rêve que musique. Il a bien fallu la lâcher sur un piano. Elle tape dessus ses huit heures par jour, aspire au Conservatoire, court les concerts et nous cause une langue qu'on ne comprend qu'à moitié. Voilà une gamine qui terminera son catéchisme l'année prochaine. Imaginez qu'elle ne veut pas communier ! Elle raconte que le piano lui tient lieu de religion !

Dans nos familles, depuis le moyen âge on n'a rien vu de semblable... Bref ! il faut reconnaître que depuis trente ans le monde change d'une façon incroyable, surtout côté femmes : plus de hanches, plus de poitrines, sourcils transplantés, deux francs de rouge, un franc de hâle, glace et houppette tout en trotinant, mannequins, reines des reines, pouپées à cigarette... C'est au début du siècle qu'elles ont commencé à devenir folles. D'année en année elles ont évolué vers l'absence de vêtements, diminuant par le haut et par le bas, offrant leurs jambes à la connaissance du public; tout juste si le milieu a tenu bon ! Quelle autorité peut avoir une maman peinte et repeinte avec des robes au-dessus du genou ? Maintenant, ça se rallonge, mais on voit à travers... Alors les hommes se découragent. Pour remplacer les absentes, ils sont comme obligés de se donner des airs de femme, à moins qu'ils se maquillent à l'américaine. Oui, allez chercher, au jour d'aujourd'hui, les hommes qui mettent encore des tabliers pour économiser leurs pantalons ou les femmes à chevelure naturelle ?... On ne descend plus du singe, on y remonte ! Qu'en pensez-vous

— Nous, ça ne nous décourage pas. Notre Maître est venu chercher et sauver ce qui est perdu.

— Dangereux tout de même ! Mettons saluistes et quelques pasteurs à part. Mais le gros tas ? Ça suit le courant. Ça se moule sur le cri du jour. Ceux de mon âge, parce qu'ils ont connu une autre époque, parce qu'ils peuvent comparer, ont encore un point de vue; mais l'adolescence ! Roulée ! emportée ! On a, au poste, un tout jeune agent qui sort de la campagne. Ils s'y déniaisent joliment, entendu ; tout de même c'est la campagne avec poules, coqs, vaches, boeufs, tous animaux, coq mis à part, plutôt lente d'allure. Alors on se modèle. Malgré ça, ce jeune agent, la ville l'a tourneboulé en un an. Sports et vitesse ! Plus que ces mots à la bouche. Je reconnais que ça a du bon. C'est lui qui a plongé et sauvé l'Olga Bouf. Je lui rends justice ! Je le signalerai à qui de droit dans un rapport. Tout de même ces matches en série et ces superfilms, ces rats d'hôtel, ces souteneurs, ces demoiselles spéciales qu'on a aujourd'hui en abondance, bref ! ce carrousel moderne sur lequel on est embarqué, cette opinion publique qui se fuit de tout, accepte tout, rigole de tout, ça vous décompose une mentalité ! Cet agent dont je vous entretiens me sert des propos incroyables ! Rien ne le scandalise. Le train du monde ! Avec ce qu'on est amené à voir et à constater, on ne devrait pas entrer dans la police avant quarante ans bien sonnés. Aussi, la moitié d'entre nous, on exécute des ordres en conscience, mais sur les questions importantes on se réfugie dans l'indifférence. Le métier nous dévore !

— Crise de croissance !

— Ou de diminution !

— Voulez-vous toute mon idée, sergent ? Le monde n'a jamais été aussi bon ni aussi mauvais qu'on le dit. Des phases, des époques. Ça monte, ça descend, ça remonte... Savoir attendre !... Quand les gens en auront assez de tourniquer, d'avaler les routes, de cavalcader dans les airs, quand ils connaîtront à fond les joujoux que la science leur offre, ça se tassera... Avant tout, ne jamais douter de l'homme, même du plus noir, du plus sale. A force de frotter, on retrouve le blanc.

Barraud a un rire discret.

— On voit toujours la vie à travers son métier. Dans la police, nous nous arrêtons à ce qui ne va pas. Vous, vous parlez du salut même si personne ne vous écoute. Contre vents et marées vous criez : Alléluia ! Nous, on est constitué pour dresser contrevention aux véhicules insuffisamment éclairés et aux femmes de chambre qui secouent les tapis aux fenêtres; pour traquer la cambriole et la débauche affichée; pour passer les menottes et tirer les verrous. Vous, mentalité de confiance. Nous, de défiance. Vous allumez le phare. Nous éteignons les lumières pour masquer notre approche; nous marchons sur les pointes pour surprendre ! Quand un individu nous raconte une histoire, notre première réaction : Qu'est-ce qu'il cache ? Où est le mensonge ? A la longue, ça éreinte le système ! En résumé, vous, placé devant un individu : Comment faire pour le sauver ?... Nous : Comment faire pour le pincer ?... Conséquence : deux visions du monde.

— Deux visions ? Pas sûr. Nos points de vue se rejoignent. Le péché ronge les hommes, voilà votre affaire; nous connaissons le remède, voilà la nôtre.

— Le remède ? Essayez de le proposer à ces énergumènes !

Barraud pointe l'index sur le vacarme.

Benjamin Vallotton.

Extrait de « Pendant la Fête ». — Rouge, éditeur, Lausanne.

Un true épatait. — J'ai trouvé un true épatait pour vous rendre la moitié des mille francs que je vous dois.

— Lequel ?

— Prêtez-moi encore mille francs... et je vous en rends cinq cents tout de suite.

## ON TOURNE ! ON TOURNE !

Grâce à la fabrication des yo-yos, à Lons-le-Saulnier, les ouvriers travaillent dix heures par jour, et la tournerie connaît brusquement une prospérité inespérée.

*Hier, en cette pénurie  
D'ordres, hélas ! trop peu nombreux,  
Par la crise, la Tournerie  
Prendait un tournant dangereux*

*Et là-bas, de toute évidence,  
On pouvait bien imaginer  
Que les tourneurs en décadence,  
Eussent fini par mal tourner.*

*Aujourd'hui, le mal se dissipe,  
On fait des yo-yos, simplement.  
On tourne tant, qu'en mainte équipe  
On procède... par roulement.*

*Le tourneur, gai comme un potache,  
Tournant, jour et nuit, sans merci,  
Gagne tant... de ronds à la tâche,  
Que la tête lui tourne aussi !*

*Désormais, les yo-yos fourmillent,  
Partout, les contemplant en vrac,  
On se félicite, en famille,  
D'avoir plusieurs tours dans son sac.*

*On célèbre, on fête, on adulé  
Le petit jeu, mis à l'honneur,  
Puisque sa corde de pendule  
A tous aura porté bonheur.*

Pierre Manaut.

Après le sermon. — Oh ! monsieur le notaire, madame votre épouse avait une toux bien opiniâtre durant le service divin. Toutes nos paroissiennes tournaient les yeux vers elle et j'en avais compassion.

— Ne la plaignez pas trop, monsieur le pasteur, ne la plaignez pas trop. Elle étrennait ce matin un chapeau neuf.

Les bons ménages. — Mon mari et moi, quand nous sommes sur le point de nous disputer, nous éloignons toujours les enfants.

— Ah ! c'est donc pour cela, chère amie, qu'on les voit si souvent dans votre jardin.

## SOLIDES SUR LEURS JAMBES

 N raconte sur un loueur de voitures, nommé pour la maigreur et la vieillesse de ses haridelles, l'anecdote suivante. Elle est, évidemment, plus amusante qu'authentique.

Larosse, c'est le nom du loueur en question, ayant besoin de deux chevaux pour compléter sa cavalerie envoya son palefrenier à un marché qui se tenait à quelques milles.

Le palefrenier, convenablement stylé, fit le tour du marché et s'arrêta devant un marchand qui paraissait posséder la qualité de chevaux qu'il cherchait. L'affaire fut rapidement conclue. Deux chevaux, à raison de 100 francs la pièce, passèrent aux mains du palefrenier.

Il est d'usage, en pareil cas, de la part du marchand, d'offrir le déjeuner à l'acheteur, et si celui-ci est un subalterne, de lui en verser l'équivalent.

Le marchand fouilla dans ses poches pour trouver les cent sous dont il se proposait de gratifier le client, mais il n'avait pas de monnaie.

— Je voulais vous donner 5 francs, dit-il, mais je ne les ai pas. Et il ajouta : Prenez donc un cheval à la place.

Le palefrenier s'empessa d'accepter la proposition et s'approcha des chevaux rangés côté à côté.

Comme il se disposait à choisir un cheval dans le milieu de la rangée, le maquinon l'arrêta :

— Hé ! l'ami, fit-il, n'en retirez pas un dans le milieu... ils vont tous tomber.